DIALOGUE

ENTRE

JEROME LA FRANCHISE,

ET

THOMAS L'INDÉCIS,

CULTIVATEURS.

Case
FRC
3041

JEROME. Il y a long-tems, compère Thomas, que je desirois de te rencontrer pour boire le *Punch* ensemble, et me mettre un peu au courant des affaires que le beau tems et les travaux de la campagne m'ont absolument fait perdre de vue. Dis moi donc où nous en sommes, et pourquoi ce café, autrefois si fréquenté par les frères et amis, est dans ce moment si désert ?

THOMAS. Tu me préviens, Compère ; depuis long-tems j'avois projetté d'aller t'arracher de ton champ, pour te faire sentir l'importance de t'occuper davantage des évenemens. C'est cette insouciance pour la chose publique qui a failli la perdre. Comment donc, ne sçais-tu pas la conspiration Royaliste qui vient heureusement d'être déjouée ? Ah ! pour le coup les Acquéreurs des Domaines nationaux ont joué gros jeu. Tu dois pour ton compte, comme dit le proverbe, *une Chandelle au bon Dieu* et à nos frères et amis, qui, depuis cette découverte, sont en mission civique dans les campagnes pour reveiller l'esprit public et

s'opposer au triomphe du royalisme, qui a été sur le point de nous dévorer.

Jer. Comment donc, nos frères sont en campagne pour débusquer, dis-tu, les royalistes? Est-ce qu'une armée royale a pénétré dans la République? le Roi de Prusse seroit-il venu de nouveau dans les plaines de la Champagne avec le projet de se porter, tout de bon, sur Paris? Condé avec sa légion d'Émigrés seroit-il à sa suite? A-t-on fait quelque réquisition nouvelle : enfin, qu'est-ce que tu entends par cette Conspiration royaliste?

Th. Éh! mon ami, ce n'est pas cela : tu as bien raison de dire que tu n'es pas au courant, je vais tâcher de t'y mettre; un peu d'attention. Nous touchons aux nouvelles Élections; les Assemblées primaires doivent se tenir le premier germinal prochain pour nommer des Électeurs, qui nommeront, à leur tour, un nouveau tiers, en remplacement de celui qui doit sortir de la Législature. Les Royalistes du dehors et du dedans, qui ne doutent plus de l'attachement sincère des honnêtes gens à la Constitution de 1795, & qui craignent que ce nouveau tiers pris dans cette classe ne la consolide, ont voulu profiter du moment d'agitation qui précède toujours les réunions populaires pour la renverser et rétablir le Trône, et ils ont compté pour le succès, sur les bons offices des frères et amis, qui sont, comme tu le sais, disséminés en grand nombre sur tous les points de la République : mais heureusement trois des principaux Agens se sont laissé prendre au trebuchet, et danseront bientôt la Carmagnole. Sans ce dénouement les frères et amis étoient eux-mêmes pris pour dupes. C'est donc pour donner

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

l'éveil aux Acquéreurs des domaines nationaux, qu'ils travaillent les campagnes, en attendant mieux : tu m'entends.....

Jer. J'ai bien oui dire quelque chose de la conspiration dite royaliste ; du rôle que les Jacobins doivent y jouer, et de leurs manœuvres pour la faire tourner à leur profit, en provoquant la désertion des honnêtes-gens des aſſemblées primaires. Mais les moyens de terreur ne peuvent plus faire fortune ; les amis de la constitution qui sont au moins trente contre un, savent aujourd'hui ce qu'il en coute de s'isoler ; et ils sont bien décidés à lutter, de toutes leurs ſorces, contre les essais de l'Anarchie.

Th. Je crois bien que les honnêtes-gens sont plus nombreux que les frères et amis ; mais l'association de ces derniers grossit chaque jour de tous les Acquerreurs des Domaines nationaux et des Calvinistes, qui, comme tu le sais, n'ont pas peu servi la révolution, et qui ne veulent pas plus du retour des Émigrés que de celui du règne de Robespierre. Mais à propos de Calvinistes, quel peut être le levier qui fait mouvoir cette caste particulière, et qui la met dans le cas d'avoir des rélations plus immédiates avec les Jacobins qu'avec les honnêtes-gens ?

Jer. J'ai acquis, Compère, des Domaines nationanx en sommes beaucoup plus considérables que toi, mais je n'ai jamais eu pour cela l'intention de me détacher de la coalition des honnêtes-gens, pour m'attacher à celle des coquins ; parce qu'il m'est démontré que les premiers ont un intérêt contraire à celui qu'on veut leur supposer. Tu

m'as dit que les royalistes les regardoient comme les plus fermes apuis de la constitution, et tu veux après cela qu'ils ayent en vue de renverser ce pacte social qui les a sauvés du naufrage, et qui est leur seule garantie contre les perpétuelles machinations des Anarchistes, toujours disposés à redresser les échafauds pour les exterminer en masse? Quant aux calvinistes, je pense comme toi qu'ils n'ont pas en général et ne peuvent pas avoir le même but. Oprimés par l'ancien gouvernement, ils ont habilement profité de la révolution pour le renverser, et avec lui la préponderance du culte catholique. Ils voudroient s'en tenir là et jouir en paix du gouvernement actuel. Ils s'arrangeroient au besoin d'un Roi, pourvu qu'il fut de leur bord, même d'un d'Orléans qui se feroit huguenot, et qui, à l'imitation d'Henri IV, diroit, sans doute: *Paris vaut bien un prêche.* Tu sens, Compère, qu'étant en général propriétaires et gros capitalistes, ils doivent d'autant plus avoir en horreur le Gouvernement révolutionnaire, qu'il s'attachoit particulièrement à frapper l'opulence et qu'il leur a arraché, lorsqu'ils s'en doutoient le moins, des victimes marquantes dans leur secte. D'après celà, il paroît difficile de penser qu'ils ne sentent pas la nécessité de se réunir enfin aux honnêtes gens, pour écarter des élections les Jacobins, et consolider le Gouvernement actuel.

Th. Tu peux bien avoir raison, en prévoyant la réunion des Calvinistes aux honnêtes Gens : je ne suis pas moi-même éloigné de croire à la vérité de l'attachement de ceux-ci pour la Constitution Mais les frères et amis soutiennent qu'il n'est qu'apparent, qu'il est de trop nouvelle date, et que leur ténacité à vouloir des Députés de la

même trempe que l'an passé, cache le projet de la renverser, aussitôt qu'ils seront devenus assez forts. Et Jean-de-Bry ne vient-il pas à l'appui de cette opinion, par son petit ouvrage sur les choix qu'il importe de faire; par lequel il recommande particulièrement d'écarter des Elections, tous ceux qui n'ont pas acquis des domaines nationaux, comme le seul moyen d'éviter le retour de la gabelle, des dîmes, des cens et autres droits ci-devant féodaux?

Jer. Je te l'ai déjà dit et je le répète : les honnêtes Gens regardent avec raison la Constitution de 1795, comme l'arche sainte et leur sauve-garde. Il est, par conséquent, ridicule d'imaginer qu'ils veuillent la renverser. Il faudroit pour cela qu'ils eussent un intérêt supérieur à celui de leur propre sûreté; ce qui est impossible. Il y a plus, je veux te prouver que dans l'état actuel de la France, l'intérêt même de leur fortune les presse de se serrer fortement autour du Gouvernement. C'est donc sans fondement que ton Jean-de-Bry, qui est un des plus grands charlatans politiques de la République, veut les éloigner des Elections. N'avons nous pas vu ce Coryphée de la Montagne, dans sa mission auprès des Départements du Midi, peu après le neuf thermidor, se glisser parmi les honnêtes Gens, et parler plus haut qu'eux ? Ignores-tu qu'avant ce tems, et pendant celui que les Anarchistes appellent les beaux jours de la Convention, ce tortueux Caméléon avoit proposé l'organisation d'un corps de douze cents tyrannicides qui devoient égorger tous les Rois; que c'est lui, je crois aussi, qui avoit proposé la fameuse loi sur les Suspects. . . . . ? Es-tu donc étonné, d'après cela,

des crispations qu'il éprouve, lorsqu'il entend prononcer le mot de Royalisme ?

Th. Mais, comment se peut-il que cette classe désignée par la qualification d'honnêtes Gens, forme les vrais Républicains, eux qui ont gardé une neutralité constante pendant la Révolution, et qui ont toujours été en opposition avec les Patriotes de 1789, dont les opinions n'ont jamais varié ?

Jer. Tous les Français, même le Clergé et les Nobles étoient Patriotes en 1788 : tous vouloient également la réforme des abus et le rétablissement des finances ; mais les intrigans et les fripons, qui se mettent toujours en avant dans les Révolutions pour en profiter, donnèrent subitement un mouvement si rapide à la nôtre, qu'il ne fut plus possible de l'arrêter. De-là ce torrent dévastateur qui pendant dix-huit mois, submergea la France, et qui en auroit complettement fait un désert, sans l'heureuse journée du 9 thermidor. Il n'est donc pas étonnant que les Gens de bien, qui n'ont participé, ni d'intention ni de fait, à tous les crimes que la révolution a produit, ne soient pas d'accord avec les soi-disans Patriotes de 1789 ; coalition qui n'est composée que de cette foule de coquins Révolutionnaires, souillés de tous les forfaits, si intéressés par cela même à s'opposer au règne de l'ordre ; et de cette espèce d'hommes qui, par lâcheté et pour échapper peut-être aux proscriptions, n'ont pas craint de se montrer publiquement les apologistes et les bas valets de tous les scélérats.

Th. Il paroît bien, Compère, que plusieurs acquéreurs pourroient se reconnoître au portrait que tu viens d'esquisser, mais ce n'est pas, tant

s'en faut, la grande majorité, composée de cette classe de citoyens paisibles, dévoués, par état, aux travaux de l'agriculture, qui ont gémi autant que toi, de toutes les horreurs dont ils ont été les témoins. Tu sens qu'après avoir travaillé à grands frais ces nouvelles propriétés, trop long-tems négligées, leurs sueurs et leurs sacrifices les y ont attachés, et qu'il seroit douloureux pour eux de se les voir enlever; et, ce qui seroit pis encore, d'être maltraités. C'est donc cette double crainte qui pourroit les déterminer à faire cause commune avec les Patriotes exclusifs; mais sans approuver d'ailleurs leurs principes sanguinaires.

Jer. Je t'ai promis, Compère, de te prouver que les honnêtes Gens étoient pressés par l'intérêt même de leur fortune, de se rallier au Gouvernement. Si je remplis cette preuve, les craintes des acquéreurs disparoissent dès-lors, et il ne restera pour ceux qui auroient sérieusement formé le projet d'une aussi monstrueuse coalition, que la honte d'avoir consenti, par l'attrait d'un sordide intérêt, à courir le hasard de compromettre les propriétés et la vie de l'élite de la Nation.

Les honnêtes Gens, je le répète, sont demeurés constamment étrangers aux crimes de la Révolution. Ils n'ont ni assassiné, ni volé, ni renversé les autels du vrai Dieu, pour leur substituer un culte ridicule. Ils ont donné l'exemple de l'obéissance, tant que la France a été régie par un gouvernement Monarchique. Ils se sont conduits de même, dès qu'il est devenu Républicain; et comme sa forme actuelle semble offrir plus de chances à l'ambition, puisque la vertu et les talens peuvent, indépendamment de la naissance, élever au plus haut période de la grandeur, il n'est pas

d'homme raisonnable qui ne préférât la République à la Monarchie, s'il avoit la liberté du choix, dès que l'un et l'autre présenteroient également la double garantie des personnes et des propriétés. Après ce développement, mon cher Compère, il doit te paroître démontré que les honnêtes Gens n'ont pas le projet d'anéantir un Gouvernement sous lequel ils peuvent arriver à tout; tandis qu'ils n'étoient comptés pour rien sous la Monarchie, et que pour retrograder jusqu'à elle, il faudroit traverser une nouvelle Révolution plus meurtrière et plus sanglante, peut-être, que celle à laquelle ils viennent d'échapper.

Th. Qui veut trop prouver ne prouve rien, Compère; de bonne foi, peux-tu me soutenir qu'il n'y a pas de royalistes en France? As-tu, sur-tout, la prétention de me convaincre que les honnêtes gens préfèrent un Gouvernement élevé au milieu des échafauds, et dont ils nont, pour ainsi dire, pas encore goûté les fruits? Veux-tu, enfin, faire partager leurs principes par toutes les familles ci-devant nobles qui vegétent encore parmi nous; par les membres épars du ci-devant clergé, et par tous les bas valets de l'ancien régime? Ne sont-ce pas là tout autant de partisans de Louis XVIII et son avant-garde, en quelque sorte?

Jer. Tu prens le langage des jacobins, Compère, et je me mettrois en garde contre toi, si je n'étois convaincu que tu n'as été qu'un moment égaré par leurs insinuations et que tu es bien éloigné de leurs principes. La résignation des honnêtes gens en faveur du Gouvernement actuel, n'est pas une preuve de préférence, puisqu'ils n'ont pas eu la liberté du choix, et que pour sortir des horreurs

du Gouvernement révolutionnaire, ils ont été contrains, par l'intérêt de leur sûreté personnelle, à se jeter dans les bras de la République... Je t'ai dit simplement, que, dans la supposition d'une égale garantie, ils préféreroient cette forme de Gouvernement, s'ils avoient à opter, à cause des chânces plus avantageuses qu'elle offre à la multitude, jadis connue sous la désignation de Tiers-État. Je ne t'ai pas soutenu qu'il n'y eut pas de royalistes en France. Mais qu'importent les opinions inertes d'une caste anéantie, réduite, dans l'intérieur, à des femmes, des enfans et des vieillards, qui, pour la plupart, ne conspirent, à la journée, que pour se procurer un morceau de pain; tout comme les, prêtres réduits à la plus affreuse misère, et qui ne subsistent que par la bienfaisance publique? Que peut espérer Louis XVIII de cette armée de mendians; à laquelle tu as oublié de joindre les ci-devant religieuses et les rentiers? Quant aux bas valets de l'ancien régime, que tu composes, sans doute, de ce foible reste de nobles demeurés dans l'intérieur, encore en état de porter les armes; je crois pouvoir assurer que, pour la plupart, acquéreurs de biens des émigrés, ils en sont les ennemis les plus dangereux, et qu'ils redouteroient leur retour pour le moins autant que les jacobins; par la crainte des reproches amers qu'ils en essuyeroient, pour n'avoir pas partagé leurs dangers; peut-être même par l'apréhension d'un dépouillement et d'une dégradation.

Th. Je sens, Camarade, la force de tes raisons; elles portent la conviction dans mon ame. Elles me déssillent entièrement les yeux, et me prouvent que le zèle des Frères et Amis, pour circonvenir

les acquéreurs, n'a d'autre objet que de les dominer par la terreur; comme les Montagnards maitrisent le Conseil des Cinq cents, avec le projet caché de rétablir leur affreuse puissance.

Jer. Tu as bien raison, Compère, et il seroit difficile d'établir une comparaison plus exacte. Ces hommes du Ventre sont de vrais manequins dont les montagnards disposent à volonté. Et nos gouvernans aussi, pour entretenir l'équilibre des pouvoirs, c'est-à-dire, pour mieux assurer le leur, en donnant alternativement et à propos, des coups de boutoir à celui des partis dont l'ascendant lui paroit trop redoutable. Tel est, mon ami, l'attrait de la puissance suprême, que ses dépositaires tendent constamment à l'agrandir et à détruire tout ce qui peut en géner l'exercice.

Th. Me voila suffisamment éclairé sur les projets des jacobins. Je reconnois qu'ils n'emploient toute sorte de calomnies contre les honnêtes gens, que pour les écarter des élections et remplacer ceux des leurs qui vont sortir; afin de conserver et d'étendre même leur prépondérance. Telle est incontestablement la cause de leurs agitations et de leurs menées auprès des pauvres acquéreurs.

Jer. Tu as mis le doigt sur la difficulté, Compère; les montagnards, jacobins, patriotes exclusifs, *etc. etc.*, voudroient bien remplacer leurs amis sortans; n'envoyer, même en totalité, que des gens de leur bord, pour relever leur empire; le rendre plus redoutable et l'éterniser. Ils sentent que si les amis de l'ordre triomphent, la constitution marchera toute seule; eh! ce n'est pas là leur compte. La justice et la paix sont des

élémens indigestibles pour eux. Ils ne sont à leur aise qu'aux milieu des ruines et des échafauds ; et s'il pouvoit encore te rester quelque doute à cet égard ; les évènemens de Toulouse et ceux, plus récens, d'Avignon, où ils ont impitoyablement égorgé des vieillards, des femmes et des enfans, le feroit bientôt disparoître. A la fin finale, Compère, et puisque nous sommes en train, je vais te parler sans détour. Tu sais que je suis le bien baptisé, et que la vérité n'a pour moi qu'une face. Tiens, tout ceci n'est imaginé que pour influencer les assemblées primaires. Mais les acteurs de cette comédie perdront leur latin. Le peuple ne s'étonne plus des vociférations des montagnards : il a aussi fait son compte ; et il n'ignore pas que s'il vouloit user de sa force, il n'en auroit que pour un déjeûner. Il est blasé sur les conspirations que l'on fabrique à Paris, à volonté, et tous ces ressorts ne peuvent plus rien sur lui. Il demeure dans l'attitude d'un Dogue contre lequel des Roquets se permettent d'aboyer. Ce qu'il sait bien encore, c'est que les Rois de la coalition ont assez du fil à retordre par la nécessité de repousser nos armées toujours victorieuses, pour n'avoir pas la folle prétention de faire monter leur collègue *in partibus* sur le trône de ses pères. Ils le laissent voltiger de ville en ville ; se donner le plaisir d'un roi de théâtre, en se composant une cour et des ambassadeurs, de ses compagnons d'infortune. Mais, crois bien sérieusement, mon ami, qu'ils ne se sont jamais battus pour lui ; et que, s'ils pouvoient nous vaincre, ce ne seroit pas à son profit.

Th. C'est assez jasé pour une fois ; grand merci de ton bon conseil : il y a toujours à gagner avec

755

les gens lettrés. Je vais bien sérieusement m'occuper à renverser l'échafaudage des Frères et Amis, en faisant voir clair à nos Confrères acquéreurs. Tu sens que les momens sont précieux et qu'il n'y a pas du tems à perdre.

Jer. Fort bien, Compère, mais en faisant sentir aux acquéreurs la nécessité de se réunir sans reserve aux honnêtes gens, pense un peu aux Frères et Amis du Département. Tu n'as pas oublié sans doute qu'ils ont usurpé sur les élus du peuple, et qu'il faut les rendre à une nullité absolue, que l'intérêt public sollicite en vain depuis si long-tems. Il y aura bien encore quelque destitution à provoquer. Mais le moment n'est pas encore venu. Je t'en instruirai en tems et lieu.

Sans adieu, Compère.